

Heureuse perspective

Autor(en): **T.R.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **56 (1918)**

Heft 27

PDF erstellt am: **30.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-214011>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Heureuse perspective. — Un de nos amis, employé dans les bureaux de Berne, nous annonce la bonne nouvelle suivante, avec expresse recommandation de ne pas la divulguer :

L'office fédéral de l'alimentation mettra au concours l'élaboration d'une recette de *fondue au fromage*, la meilleure et la plus simple qu'on puisse imaginer. Toutes les variantes sont admises au concours : fondue vaudoise, fondue neuchâteloise, valaisanne, etc. Une seule condition est imposée : la recette ne doit comporter aucune trace de fromage, si peu que ce soit. Un prix unique sera donné au lauréat : un hl. de kirsch de Schwytz, pour préparer des fondues, et un hl. de gentiane de la Vallée pour les faire digérer.

Avis aux amateurs !

Cette fois, on est de Berne !

T. R.

NOTRE RHIN

Sort ! Ce n'est pas sur les bords du Rhin que se déroule actuellement l'un des derniers actes, sinon le dernier, du terrible drame qui voici tantôt quatre ans ensanglante le monde. Mais, au moment du règlement final, le Rhin sera l'un des enjeux. A qui écherra-t-il ? On ne le saura pas, à présent. A personne, peut-être, si l'on donne suite à l'idée émise de décréter « l'internationalité » du grand fleuve, vu son importance comme voie commerciale. Ce serait bien, semble-t-il, la meilleure solution.

Quoiqu'il en soit, la Suisse, qui abrite son berceau, aura aussi son mot à dire lorsqu'il s'agira de décider du sort du Rhin.

Et, à ce propos, on rappelle une lettre écrite de Strasbourg, en 1900, par M. Fr. Correvon, au *Lien Vaudois*, qui était alors l'organe de l'importante colonie vaudoise de Genève.

Voici cette lettre :

« Strasbourg, le 28 juillet 1900.

» Mon cher *Lien Vaudois*,

» La voix de la Suisse est venue ici, portée jusqu'à moi par les vagues du fleuve sur les flots duquel les vieux Zurichois apportèrent à Strasbourg, leur alliée, une marmite de soupe encore chaude pour démontrer par cet exemple quelle serait la promptitude de leurs secours en cas de danger. Assis parmi les roseaux qui bordent le grand, le majestueux Rhin allemand, je songe au sang qui a coulé sur ces rives et, à l'ombre du fameux pont de Kehl, au pied duquel nous venons de prendre un bain, je me remémore les premiers actes de la grande tragédie d'il y a trente ans !

» Pauvre vieux fleuve qui sort pur et clair de notre sol helvétique, combien les hommes l'ont changé et comme la gloire humaine l'a couvert de honte ! Ce soir, dans un grand banquet officiel auquel je dois assister, on chantera le vieux Rhin allemand, de Becker, bien certainement. Et s'il se trouvait là un Français — mais il n'y en aura pas — il répondrait par les vers de Musset :

» Eh ! bien moi, Suisse, j'ai grande envie de leur répondre par les deux strophes de Rambert et peut-être aussi par les suivantes, qui m'avaient été suggérées il y a bien longtemps, à la suite d'une soirée où l'on avait lu les Rhins français et allemand.

» Ces strophes sont sorties du cœur d'un Suisse qui s'est assis avec bonheur sur les antiques berges de la Rhétie, à Trons et à Dissentis, et qui palpite de joie chaque fois qu'il voit les flots vert sombre de l'antique fleuve. Assis à l'ombre de ces immenses trembles dont s'en-

norguillaient les montagnes grisonnes, j'avais rimé les strophes suivantes que je pourrais bien leur réciter ce soir, à mes bons hôtes allemands, s'ils nous servent par trop leur Rhin de Becker :

Quoi, serait-il à vous, despotes sanguinaires,
Ce fleuve souverain que vous revendiquez,
Et ces flots merveilleux, tant de fois centenaires,
Quel droit vous les donna, qui les a subjugués ?

Quand j'entends vos soldats pousser leurs cris de [guerre]

Au nom du Rhin des Francs ou du Rhin des [Germaines],

Quand je vois ces *corbeaux* ou l'*aigle téméraire*,
Pour s'arracher le Rhin, s'égorgant dans son sein.

Je ne reconnais plus le Rhin de ma patrie,
Le sang qui le rougit le dérobe à mes yeux ;
Avec son innocence, il a perdu sa vie
Ce n'est plus qu'un vain flot au cours tumultueux.

Qu'il soit à vous ce fleuve, objet de tant d'envie,
Son cours abâtardi, pour moi n'a plus d'attraits ;
Adressez-lui vos chants qui sont une ironie,
Car le Rhin, le vrai Rhin, vous ne l'aurez jamais.

Du sein des vieux Grisons il s'échappe avec joie,
En sortant des glaciers, il est ardent et pur
Sous notre ciel serein, il s'élance et flamboie
Et bien qu'adulescent, il marche en homme sûr.

Mais ce que vos guerriers chantent, dans la bataille,
Ce n'est plus notre fleuve aux gais mugissements ;
Au milieu de ces bruits de guerre et de mitraille
On n'entend plus du Rhin que les gémissements.

Oh ! prenez-le, ce Rhin ! sur la libre Helvétie
Plane un esprit garant de notre liberté ;
C'est un ange de paix ; c'est notre bon génie,
Qui garde notre fleuve en sa virginité.

» H. CORREVON. »

Méfiez-vous ! — Un pasteur rencontre un garçonnet et lui demande des nouvelles de ses parents.

— Oh ? ils vont bien. Papa veut vous envoyer un lapin, pour votre dîner du dimanche.

— Merci, mon enfant, ça nous fera grand plaisir.

Quelques jours plus tard, nouvelle rencontre.

— Et ce lapin, insinue le pasteur ?

— Oh ! il s'est guéri ; on ne veut plus le donner.

QUAND QUELYAUMOU ÉTAI BOUÉBOU

Voici une dernière et savoureuse anecdote en patois de notre regretté collaborateur, Constant Ballif.

EXTIUSADÉ, bravou z'amis, se mé faut veni vo déveza encor on yâdzou dé Guelyaumou ; mâ su la Foille d'Avis dé devindrou passâ, l'ai avai on passadzou yo on lyaisai quemin on certain Guelyaumou étai crouyou dzo devant de mettre dai tzausse et dè savâ sé motzi solet. Vo sède quemin à non batzi, l'avai morzu à la tzamba son onclou que volliâve lou fère botzi dé bouailâ et dè dzevatâ.

Mâ cen l'est renquié de la moqua dôtzat, on'acchon dinche découté toté lé caïounéra, lé poulé farcé que djuive pertot à ti, petit z'et grand. Mâ, reincontrâve tot parai quauqués yâdzou dai z'einfants prâo crânou por lai fotré su lé potés, à sti brelurin. Mâ sti chameau dé bouébou l'étai adi plhe maulési à gouverna, rappoo à on'a vilhia tanta que l'iré adi à l'eimparâ. Sein compta que ti lé yâdzou que veyai clia vermèna dé névâ pliorâ, l'ai demandâve : « Les autres gamins que t'ont-ils fait ? » Adon lou pandouère segotâve adi mé, quand mimou, nion né l'avai ronnnâ, ni rolhi. Mâ on dzo que sti démon avai rebedoullâ on pour' infant dé cinq ans dein on'a so desin po lou nettayâ, lou bi Guelyaumou avai invia de regouaissi quand veyai on pourron on boron moquaô, eimbaosalâ, ao bin vetu d'haillons retacounâ. Mâ sti yâdzou, l'a z'u son symbôle apedzi su lé potés sti chougân : à pinna que l'a z'u secougnî on bocon lou petit bouébou po l'éteïdre dein clia golliâ,

vaïque on frère daô pourrou que vint aô dè cime galop dé l'ouère pliorâ, l'impougne le chenapan per lou cotzon, l'ai panna lou bin adrai dein lou pacot, pu quand l'a yu que l'ein avai prâo, lou sociou copâ, que l'avai invia dé pliorâ que de réquéminci la rogne, l'laissi lè pa s'ein rintornâ tzi laô et cotâ la portâ.

Adon quand Guelyaumou s'est relèvâ l'maunet s'ein veire nion por passâ sa radze, s'è va rolhi dai pi et dè son dordon à la portâ l'hotau dai parint daô bouébou. Simbliâve que l'avai djurâ dé tot teri avau : on fredon épouairi on.

La villia bedouma dé tanta, dé lou trovâ de clia radze dé petoù l'ai demande quemin justou :

« Que t'ont-i fait ? » — Sti chougân, p dzanliâ l'ai répond : Mâ tanta Rosene, mé bin rolhi la portâ que s'est clioussa per expor né pas mé laissi rolhi cliaô pouéson bouébou. »

(Feuille d'Avis de Lucens.) DAVI DAÔ TEL

Phrases d'écolliers (authentiques). — interjections et les exclamations sont des de l'âme ; les commandements militaires et jurons en font partie.

Ils portaient inscrite sur leur derrière (lanière) cette fière devise : « Ni roi, ni maître ! »

Le Rouge et le Bleu. (Deux nouvelles tessonnes de G. Anastasi. Traduction française de Eug. L. nod). Un vol. in-16, Fr. 3.50. Editions Spes, Lausanne. — Connaissions-nous les uns les autres ! les fils du sol helvétique s'ignorent beaucoup trop. Les malentendus ont risqué de nous séparer moralement de nos concitoyens alémaniques. Il faut attendre que la lumière se fasse dans les consciences pour dissiper ces malentendus. Mais il y a d'autres Suisses, plus près de nous par l'âme et le cœur. Ce sont nos frères latins du Tessin. Nous les connaissons pas mieux pour cela ! Voici donc un livre, dû à la plume de leur meilleur conteur, M. G. Anastasi. N'est-ce point suffisant pour éveiller l'intérêt et la sympathie des Romands ?

Les deux nouvelles de M. Anastasi témoignent de la richesse de son talent. *Le brave Président* est une histoire citadine ; *Le Ronge-Commune*, récit villageois. Dans l'une et l'autre, on retrouve la verve caustique de l'auteur, et l'artiste a peints ses vivants tableaux des chaudes couleurs du sud et du terroir lughanais. Il n'y a meilleur livre à emporter en vacances que *Le Rouge et le Bleu*.

LA FEMME A BICYCLETTE

Tu as publié, mon cher *Conteur*, il y a trois semaines, un article sur la femme à bicyclette. Voici, sur le même sujet, des vers que je trouve dans un vieux numéro du *Temps*, si je ne fais erreur. Ils intéresseront, sans doute, tes lectrices.

Fragilité, ton nom c'est femme !
(Hamlet I, 2.)

Le pied au moyen de la roue
Et la menotte sur le frein,
La chaleur emperlant leur joue,
Baissant le front, ployant le rein,

La gorge rentrée et... l'assiette
Fixée au dur siège de cuir,
Sur la rapide bicyclette,
Voyez-les gigoter et fuir !

Voyez : un léger veston d'homme,
Une culotte de velours
Les confond sur le vélodrome
Aux Terront du dernier concours ;

Et, plus qu'à leur machine à coudre,
On voit s'agitant sans arrêt,
Sous la poussière qui les poudre,
Descendre et monter leur jarret :

Tandis qu'à la maison se rouille
L'aiguille, inutile jouet,
Que l'araignée à la quenouille
Rattache le fil du rouet...

En notre époque égalitaire,
Aux Gymnases, déjà, par ton,
Les femmes maniaient l'haltère
Et le fléuret et le bâton.

Nous savions que des demoiselles
En maillot, — basin, laine ou reps, —

¹ Nous l'avons eu, votre Rhin allemand,

Il a tenu dans notre verre.

Un couplet qu'on s'en va chantant

Efface-t-il la trace altière

Du pas de nos chevaux marqué dans votre sang ?